

Une libellule a disparu de sa tourbière

mercredi 21.12.22

TRIBUNE - Le naturaliste François Dehondt raconte comment « *Nehalennia speciosa* », une espèce vivant autour de l'Arctique et observée en France pendant une décennie, de 2009 à 2018, a été repoussée on ne sait où par les sécheresses répétées

C'est l'histoire d'une demoiselle discrète, par sa très petite taille, sa frêle corpulence, ses mœurs timorées et son aptitude à vivre en faible population dans un espace très réduit.

Discrète et exigeante, avec ses habitats aquatiques trop peu profonds pour affronter ses larves à la concurrence, ces tremblants tourbeux où la végétation libère de petites zones d'eau libre et où le chevelu léger des laïches filiformes lui offre abri et liberté de déplacement. Elle porte le nom d'une déesse venue du fond des temps, *Nehalennia*, qui déjà l'inscrit dans un mythe. Et pour les odonatologues, elle n'est encore, en 2009, en effet, qu'un mythe. Une unique observation dans la région de Chambéry, en 1874, et un individu en collection attestent de sa présence en France.

Il faut dire que l'essentiel des populations mondiales de *Nehalennia speciosa* occupe un large espace autour de l'Arctique, jusqu'à la Lettonie et la Pologne. Les populations isolées dans toute l'Europe moyenne ont pour la plupart disparu.

C'est l'histoire d'un lieu, une tourbière du massif jurassien. Assez isolée, elle semble ne pas avoir souffert d'atteintes majeures ces dernières années. Mieux, elle a fait l'objet de travaux de restauration de régime hydrique qui semblent rapidement avoir été suivis d'effet.

C'est le fruit d'un hasard, qui fait qu'au moment où un naturaliste touche-à-tout se penche à la recherche d'une petite plante verte, la demoiselle prend son envol malgré le temps

un peu frais. La très petite taille et la finesse de l'abdomen la trahissent vite et déclenchent chez l'observateur une félicité qui ne le quittera pas avant longtemps. Jamais il ne retournera voir l'insecte, même pour y emmener ses amis, non pas par égoïsme, mais par conscience.

Le parti est pris par le petit groupe instruit de la découverte de la tenir secrète. Le milieu est sensible et la communauté odonatologique nombreuse. Un autre hasard de calendrier fait qu'elle peut passer dans le premier plan national d'actions du statut d'espèce potentielle à celui d'espèce rare et menacée.

Dès lors, les déesses précieuses jurassiennes vont faire l'objet de toutes les attentions. Des travaux qui auraient pu lui nuire seront modifiés et un suivi régulier en sera fait par quelques entomologistes professionnels, qui permettront de collecter des informations utiles sur sa biologie et son écologie. Pendant les dix années qui suivront sa découverte, la petite population vivra, se reproduira, fluctuera, donnant parfois des sueurs froides aux entomologistes chargés de son suivi.

Et puis survient 2019, une année sèche, au point qu'est réduit à néant le point d'eau qui abrite l'insecte. Sans surprise, aucune émergence, aucun imago ne sont observés cette année-là. 2020 ne fait que prolonger la tendance, donnant une sécheresse sans précédent depuis deux cent cinquante ans. Comme beaucoup d'insectes, la déesse précieuse effectue son cycle vital sur un an. Aucune forme de diapause longue de l'œuf ou

**LA PUBLICATION
DU FAIRE-PART
EST TARDIVE,
ET LE BUT N'EST PAS
ICI DE POUVOIR
UN JOUR DIRE :
« JE L'AVAIS ÉCRIT »,
AU CONTRAIRE, JE
NE RÊVE QUE D'UNE
CHOSE, ME TROMPER**

de la larve ne semble connue chez les zygoptères de nos régions, et les imagos ne passent l'hiver que chez les brunettes. En 2021, l'eau revient en abondance dans la tourbière mais aucun imago n'est observé. 2022 est à nouveau une année de sécheresse et, sans surprise, aucune déesse ne volera dans la tourbière.

L'espèce a-t-elle disparu de France ? Survit-elle dans une tourbière à l'abri des regards ? A-t-elle trouvé le moyen de supporter les conséquences de nos turpitudes énergétiques ? Il est aussi difficile de prouver la disparition d'une espèce que de résister à l'espoir de la retrouver, et l'homme ne se résigne pas. Il n'empêche, quand l'habitat de l'unique station d'une espèce d'insecte ayant le privilège de se trouver dans un des très rares groupes taxonomiques étudiés par plusieurs milliers de naturalistes répartis sur tout le territoire et pratiquant volontiers le tourisme dans les ré-

gions les plus susceptibles d'abriter des espèces turcicoles rares est détruit par le changement global, ça n'incite pas à l'optimisme. La publication du faire-part des espèces disparues est tardive, et le but n'est pas ici de pouvoir un jour dire : « *Je l'avais écrit.* » Au contraire, je ne rêve que d'une chose, me tromper.

Le plus probable est que sa redécouverte n'ait été qu'une phase de rémission dans une grave maladie dont souffre notre biodiversité : l'effondrement. Selon le professeur Vincent Bretagnolle, il faut bannir de notre vocabulaire l'expression « érosion de la biodiversité » qui rend très mal compte de la catastrophe que nous voyons sous nos yeux. Certes, les expressions en sont multiples et on observe l'arrivée d'espèces opportunistes et/ou thermophiles qui nous réjouissent le temps de leur découverte. Mais la tendance de fond est là.

La redécouverte de la déesse précieuse avait enchanté des médias ravis d'une nouvelle « positive ». Sa disparition, si elle est dûment avérée par ceux qui ont en charge l'établissement et la mise à jour des listes rouges des odonates de Bourgogne-Franche-Comté et de France, devrait faire l'objet d'un même écho, didactique, afin de pouvoir influencer un tout petit peu nos comportements individuels et celui des acteurs économiques et politiques – je ne sais jamais dans quel ordre il faut les citer. ■

François Dehondt
naturaliste.